UNIVERSITÉ DE FRANCE.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE STRASBOURG.

PAUL GERHARDT

ET

SES CANTIQUES

THÈSE

PRÉSENTÉE

à la Faculté de Théologie protestante de Strasbourg,

ET SOUTENUE PUBLIQUEMENT

le mai 1866, à heures du soir,

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE,

PAR

JULES KUNLIN,

DE BOUXWILLER (BAS-RHIN).

STRASBOURG,

TYPOGRAPHIE DE G. SILBERMANN, PLACE SAINT-THOMAS, 3.

1866.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE STRASBOURG.

M. BRUCH ✻, Doyen de la Faculté.

MM. BRUCH ✻,
RICHARD,
REUSS ✻,
SCHMIDT,
COLANI,
LICHTENBERGER,
} Professeurs de la Faculté.

M. BRUCH ✻, Président de la soutenance.

MM. BRUCH ✻,
SCHMIDT,
LICHTENBERGER,
} Examinateurs.

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions particulières au candidat.

OUVRAGES LUS ET CONSULTÉS.

Geschichte des Kirchenlieds und Kirchengesangs, von Eduard-Emil Koch. Stuttgart 1852. — *Versuch einer Theorie und geschichtlichen Uebersicht des Kirchenliedes*, von Dr Gottlieb-Wenzeslaus Weis. Breslau 1842. — *Leben und Lieder von Paulus Gerhardt*, von E. C. G. Langbecker. Berlin 1841. — *Paul Gerhardt*, von J. D. S. Bachmann. Berlin 1863. — *Paul Gerhardt, Ein Lebensbild*, von S. W. Sommerlad. — *Paul Gerhardt*, von Roth. — *Brosamen aus der Geschichte geistlicher Lieder und Liederdichter*, von S. W. Culmann. — *Paul Gerhardts Geistliche Andachten in hundert und zwanzig Liedern*, von Otto Schultz. Berlin 1852. — *Anthologie christlicher Gesänge aus allen Jahrhunderten der Kirche*, von August-Jacob Rambach. Leipzig 1819. — *Pauli Gerhardi geistreiche Andachten*, von Johann-Georg Ebeling des Gymn. Carolini. Profess. Music. Nürnberg, Anno MDCLXXXIII. — *Gerhardts Geistliche Lieder*, von Philipp Wackernagel. Stuttgart 1861.

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41552714_0008

PAUL GERHARDT

ET

SES CANTIQUES.

INTRODUCTION.

L'homme, né dans la société humaine, ne vit, ne pense et n'agit que par elle : seul, il se sent faible, malheureux et délaissé; il peut tout s'il est fort des autres. Appliqué à un cas particulier, au culte divin, qui chez les anciens n'était qu'une adoration craintive de forces visibles ou invisibles, ce fait nous autorise à affirmer que les hommes ont de tout temps éprouvé le besoin d'adresser en commun des prières à leurs divinités respectives. L'histoire de tous les peuples vient corroborer cette assertion. Un des éléments de ce culte a toujours été le chant religieux, qui, tout en portant un cachet poétique local, correspond à un besoin naturel de l'homme. Plus que toute autre pratique de ce genre, il contribue à provoquer dans l'âme des fidèles de nobles sentiments, à rehausser la sainteté du service divin et à nourrir le feu d'une pieuse exaltation. Aussi l'institution du chant en commun se rencontre-t-elle partout, même chez les peuples les plus barbares des temps anciens et des temps modernes, comme complément indispensable de leurs fêtes et de leurs sacrifices. Chez les Chaldéens, les Égyptiens, les Phéniciens,

les Grecs, les Romains, les Gaulois, les Germains, le chant sacré marche de front avec la prière et les autres actes de l'adoration publique. Mais de tous les peuples de l'antiquité, le peuple juif est celui qui s'est occupé avec le plus de succès du perfectionnement de la musique sacrée, dont il avait puisé les premiers éléments en Égypte. On n'a qu'à ouvrir l'Ancien Testament pour trouver partout des traces de chants publics : des chants d'actions de grâce (2 Moïse XV, 1, 20, 21), des louanges en l'honneur de l'Éternel (4 Moïse XXI, 17, 18). Le סֵפֶר הַיָּשָׁר dont parle David, paraît même avoir été un recueil de chants populaires, qui se sont transmis de bouche en bouche depuis la conquête du pays de Chanaan jusqu'à l'avénement de David sur le trône d'Israël. Les psaumes, ces chefs-d'œuvre de poésie et de sentiment, qui nous apparaissent tantôt sous la forme de sublimes élans d'une piété individuelle (Ps. III, XVIII, LI, 51 etc.), tantôt comme des cantiques sacrés, exprimant la foi et les espérances de tout un peuple (Ps. XV, XXIV, LXVIII, CXLVI etc.) formaient une partie importante du culte divin, dont ils augmentaient la majesté. Plus tard, au siècle apostolique, l'usage des hymnes religieux était très-répandu. A côté des psaumes qu'on devait chanter en l'honneur de Jéhovah, saint Paul parle d'hymnes sacrés, qui d'après toutes les suppositions devaient être connus des Juifs : *λαλουντες ἑαυτοις ψαλμοις και ὑμνοις και ᾠδαις πνευματικαις, ἀδοντες και ψαλλοντες ἐν τη καρδια ὑμων τῳ κυριῳ*[1].

Les premiers chrétiens donnèrent le nom et la forme

[1] Éph. V, 19.

à tous ces débris de l'hymnologie juive. Ainsi dans leurs fréquentes réunions, les fidèles ne se séparaient jamais sans avoir entonné le *magnificat* (Luc I, 46) ou le *gloria* (Luc II, 14).

Le chant sacré se développa de plus en plus. Dans l'église grecque il porte un cachet tout particulier de douceur et de naïve beauté : ce ne sont que des louanges et des actions de grâce rendues à Dieu pour le plus parfait de ses dons, le christianisme [1]. Mais la tendance de remplacer ces hymnes religieux, primitivement libres et expansifs, par des cantiques où prédomine une foi mystique, et où l'on rencontre d'autre part des spéculations dogmatiques, se manifeste déjà hautement dans l'église latine. Cette même voie fut suivie par les poëtes religieux de la réformation, et surtout par le plus grand des réformateurs, Luther, qui, partant de la théorie de la justification par la foi en Jésus-Christ, seul et unique médiateur entre Dieu et les hommes, anima l'église d'une vie nouvelle et inconnue jusqu'alors. Ce qui caractérise l'hymnologie de la période réformatrice, c'est le point de vue essentiellement objectif auquel se place la majorité des poëtes sacrés de cette époque [2].

[1] Le plus ancien hymne que nous possédions, est le ὑμνος του σωτηρος χριστου de Clément d'Alexandrie, inséré dans son πιδαγωγος. Il commence ainsi:

Στομιον πωλων ἀδαων
πτερον ὀρνιθων ἀπλανων
οἰαξ νηπιων ἀτρεκης,
ποιμην ἀρνον βασιλικων, etc.

[2] Voilà en quels termes Luther parle de ces poëtes:
« *Es sind ungeschickte Köpfe, die ihren Mœusemist unter den Pfeffer mengen.* »

Les chants religieux ne sont faits qu'en vue de l'Église et du dogme, et ne tendent que très-rarement à satisfaire les besoins de l'individu. Ajoutons encore que le langage d'un grand nombre des poésies de cette époque, se trouve parsemé d'expressions barbares et inusitées, empruntées à différents idiomes et à des dialectes étrangers. D'un autre côté il faut dire que Luther releva surtout le chant d'église, en y faisant participer la communauté tout entière, dont le rôle se réduisait antérieurement au chant du mot *Amen*, du *Kyrie*, *Ora pro nobis* etc., c'est-à-dire à de simples répons, et en restituant au culte la langue du peuple, ce qui donna naissance à l'hymnologie allemande liturgique, et entraîna bien des âmes, à l'époque de la réforme, en les gagnant pour cette œuvre.

Le grand et célèbre Opitz, fondateur de l'école silésienne, vint juste à temps pour rendre à la langue allemande ce qu'elle avait perdu, sa clarté, sa noblesse et sa fraîcheur, la libérant ainsi de tout élément hétérogène et parasite. Cette réforme purement extérieure fut suivie de près par une réforme plus importante dans le domaine des idées religieuses. Mais ici ce n'est pas un homme qui a agi, mais une force, autrement terrible, le malheur, le désespoir et la misère, amenés par la guerre de Trente ans, ce destructeur de la puissance de la nation allemande. On sentait que dans des moments pareils, ce n'était pas un dogme qui pouvait consoler, mais qu'il fallait chercher ailleurs le repos et la paix de l'âme. Aussi les chants sacrés de cette époque sont-ils plutôt l'expression du sentiment individuel, d'une vraie pitié, d'une humble aspiration vers le Dieu d'amour et de charité. Telles furent les poésies

religieuses de Paul Gerhardt, cette lumière consolatrice au milieu de ces temps de détresse et de douleur. Et pourtant l'influence de cet homme si distingué, et de tant d'autres poëtes sacrés de cette époque, n'a été appréciée à sa juste valeur, ni par les contemporains, ni par les historiens de ces siècles de discorde, qui au milieu des luttes théologiques qui agitaient à cette époque toute l'église chrétienne, et dont ils croyaient devoir nous retracer le tableau sinistre dans tous ses détails, oubliaient souvent d'attirer l'attention sur la douce et bienfaisante influence de certaines âmes pieuses et bien inspirées, dont la plus parfaite joie était de travailler dans le silence d'une noble modestie. Si l'on affirme, et non à tort, que Spener a été le premier qui ait détourné les esprits des spéculations dogmatiques pour leur faire entrevoir un christianisme plus pratique, il faut avouer d'un autre côté que le terrain lui a été mûrement préparé par les poëtes religieux. L'histoire moderne s'est occupée davantage de Paul Gerhardt et de son action salutaire sur l'Église et les fidèles. Essayons à notre tour d'étudier cette pieuse âme: heureux si nous parvenons à comprendre et à bien juger, sous la figure du poëte sacré, l'homme et le chrétien.

VIE DE PAUL GERHARDT.

Paul Gerhardt naquit en 1606[1], à Grafenhainichen, petite ville de Saxe-Électorale, près Wittemberg. Sa mère était la fille de Gallus Döller, prédicateur à la cour de Dresde. Nous ne possédons de renseignements exacts ni sur les premières années de Paul Gerhardt[2], ni sur ses études académiques. A défaut d'autres documents, sa vie modèle et l'immense influence qu'il exerça sur les idées de son temps sont le meilleur garant d'une pieuse éducation, et de connaissances littéraires et théologiques variées et étendues. En 1651 nous le rencontrons comme précepteur dans la maison d'un avocat de Berlin, nommé André Berthold. Pourquoi Paul Gerhardt, alors âgé de quarante-cinq ans, ne se trouvait-il pas à la tête d'une communauté de fidèles? L'histoire se tait à ce sujet; toutefois nous pouvons supposer qu'il a dû, comme tant d'autres ecclésiastiques de cette époque, abandonner sa paroisse, et fuir devant les ravages de la guerre de Trente ans, ce fléau destructeur qui imprima à toute l'Église son cachet sanglant et dévastateur. Paul Gerhard jouissait de l'estime générale : nous en trouvons une preuve manifeste dans une lettre ministérielle de Berlin, qui le propose comme successeur du chanoine de Mittenwalde, Gaspard Göde, mort le 13 mars 1651. Cet écrit est ainsi conçu :

[1] D'autres prétendent qu'il naquit en 1607. Nous ne pouvons affirmer rien de positif à cet égard, car les registres paroissiaux de Grafenhainichen ont été détruits, lors de la guerre de Trente ans, par un terrible incendie, qui exerça ses ravages sur tout le village.

[2] D'après le professeur Lorentz, Paul Gerhardt aurait été à Grimm, élève de Muldanum.

Nous avons résolu d'un commun accord de proposer comme successeur de Gaspard Göde, le digne et vénérable sieur Paul Gerhardt, candidat en théologie, résidant en ce moment dans la maison de l'avocat André Berthold; convaincus que par cette bienveillante proposition nous dotons cette communauté chrétienne d'un homme dont le zèle et le savoir sont connus de tous, et qui joint à un esprit droit et à un enseignement pur, une âme pacifique et une vie irréprochable: d'un homme auquel notre ville entière, faibles et puissants, riches et pauvres, porte de l'affection, et qui recevra toujours de nous le témoignage d'avoir, en vertu des précieux talents dont Dieu l'a doué, très-bien mérité de notre Église[1].

Grâce à cette recommandation si bienveillante, qui nous permet de supposer que Paul Gerhardt devait avoir souvent prêché à Berlin, où ses sermons auraient attiré la foule, il fut appelé à Mittenwalde comme pasteur et entra en fonctions vers la fin de l'année 1651. Quatre ans plus tard, à l'âge de quarante-neuf ans il épousa Anna-Marie Berthold, fille de l'avocat de Berlin, dans la maison duquel il avait été précepteur. De ce mariage naquit une fille Marie-Élisabeth, qui mourut peu de mois après sa naissance, et dont la mémoire a été consacrée par cette inscription qui peint si vivement la tristesse du père: « Les jours des années de ma vie ont été courts et mauvais » (Genèse XLVII, 27). A ce deuil de famille vinrent se joindre des expériences non moins douloureuses : son collègue Albora, esprit orgueilleux et dominateur, blessé de la préfé-

[1] Küster, t. II, p. 1014. Berlin.

rence qu'on avait accordée à Paul Gerhardt, lors de la vacance du diaconat de Mittenwalde, ne cessa de lui susciter des désagréments sans nombre. Ces relations si pénibles, le rapport insuffisant de sa cure et les sollicitations continues de sa femme, qui désirait revoir sa ville natale, ses parents et amis, le décidèrent à accepter la place de chanoine de l'église Saint-Nicolas à Berlin, qui, devenue libre par le départ du pasteur Rheinhardt, lui fut offerte par le magistrat de cette ville. Reconnaissant dans cet appel imprévu la volonté de Dieu, il adressa, le cœur joyeux et plein d'espoir, une lettre d'acceptation au magistrat de Berlin qui lui avait fait cette heureuse proposition. Le 4 juin 1657 il se rendit à Berlin, où il fut l'objet d'une sympathie des plus vives et d'une affection toujours croissante. Mais ce séjour dans la capitale, au milieu de sa famille et de ses amis, ne fut pour lui qu'une suite de déceptions et de tristes épreuves, dues aux haines passionnées de deux partis en conflit, l'église réformée et l'église luthérienne. La formule de concorde, presque universellement reconnue et adoptée, ne répondait qu'imparfaitement au but qu'on s'était proposé. Dans le duché de Brandebourg, loin de rétablir l'ordre et la sûreté dans les deux églises, elle ne fit qu'allumer l'étincelle de la discorde. L'église luthérienne, qui depuis longtemps s'était arrogé le droit d'exclure des fonctions publiques tous ceux qui paraissaient ne pas être hostiles aux doctrines réformées, de lier par la foi du serment les libraires à ne pas publier des brochures calvinistes, de défendre par l'organe du grand-duc Jean-George 1572 et de Joachim-Frédéric 1602, à tous les ministres de l'Évangile, de laisser pénétrer dans le peuple les

dogmes réformés; l'église luthérienne se sentit tout d'un coup affaiblie d'une façon aussi prompte qu'imprévue. L'électeur Sigismond déserta en 1613 le parti luthérien pour entrer dans le camp réformé, qu'il dota du grand dôme de Berlin appartenant primitivement à l'Église luthérienne. De là grande terreur parmi les luthériens, qui, se voyant dépouillés d'une grande partie de leurs droits et priviléges, commençaient à entrevoir de plus graves complications. En effet, bientôt après ils durent entrer en lutte ouverte contre les menées d'un professeur très-influent de l'université de Helmstædt, George Calixte, dont les propositions tendaient à amener une réconciliation non-seulement entre calvinistes et luthériens, mais entre protestants et catholiques. Ils eurent en un mot à combattre le syncrétisme, qui menaçait d'envahir l'Église avec une force toujours croissante. Le fanatisme religieux était à son comble. On ne prêchait plus du haut de la chaire la Parole de Dieu, l'amour et la charité, mais l'Évangile du glaive et de la discorde. Ce n'est plus le dogme qu'on attaquait, mais l'individu. Et sur le terrain des personnalités, que d'injures, que de sarcasmes, que de bassesses de part et d'autre! Ces vexations ne pouvaient durer à la longue. Le 24 février 1614 l'électeur Jean Sigismond avait rendu un édit par lequel il défendait aux pasteurs de se dire des injures en chaire, d'accuser publiquement d'hérésie, et de condamner leurs adversaires: permission était accordée à ceux qui ne pouvaient pas mettre d'accord leur conscience avec le contenu de ce décret, d'émigrer en pays étrangers. L'exorcisme accompagnant le baptême des enfants était aboli en ce sens que les parents avaient pleine liberté d'avoir recours à cette pratique

superstitieuse ou de la négliger. La même voie fut suivie par l'électeur Frédéric-Guillaume, qui, non content de publier un décret (2 juin 1662) tendant aux mêmes fins que l'édit de Jean Sigismond, voulut en outre forcer tous les pasteurs à se conformer par promesse à ce décret, dont il espérait de cette manière garantir la stricte observance. Il alla même plus loin : il défendit à ses sujets du duché de Brandebourg de fréquenter l'Université de Wittemberg, considérée à juste titre comme le noyau du luthéranisme de cette époque.

Pour comprendre cette mesure énergique et tant d'autres de même nature, il ne faut pas oublier que Frédéric-Guillaume était réformé de cœur et d'âme et qu'il avait hérité de son grand-père et de son père la belle mission, sinon d'unir les deux confessions évangéliques, du moins de les rapprocher en cherchant à conserver entre elles la paix extérieure. Frédéric-Guillaume est une belle figure, un noble caractère, et si les deux partis se sont entre-déchirés, s'ils n'ont pas réussi à trouver l'union et la paix, conditions indispensables à l'avancement du royaume de Dieu, ce sont eux qu'il faut accuser, non le chef de l'État. Ce qui prouve la justice de ses sentiments et la droiture de ses intentions, c'est une lettre par laquelle il convoqua luthériens et calvinistes de Cologne et de Berlin à un colloque, sous la présidence du comte de Schwerin. Mais là encore la haine des partis triompha : à la paix on opposa la guerre. Enfin un grand nombre de pasteurs luthériens, parmi lesquels se trouvait Paul Gerhardt, se réunirent et déclarèrent qu'ils resteraient en toutes choses fidèles à leurs doctrines reçues, tout en ayant partout et toujours de l'affection et de l'ami-

tié pour les réformés et leur souhaitant la félicité éternelle. Sept fois encore on essaya dans des réunions publiques de s'entendre et de se réconcilier : vains efforts ! La dernière séance se termina par une rupture complète des deux Églises. C'est alors qu'apparut un second décret de Frédéric-Guillaume, portant défense aux deux partis de se servir dans leurs discours de sobriquets personnels (*der nominal Elenchus*) et d'imputer aux adversaires des idées impies et mensongères. En même temps parut un ordre qui enjoignit à tous les pasteurs de signer cet édit, sous peine de perdre leurs places respectives. Paul Gerhardt, ainsi qu'un grand nombre d'ecclésiastiques du duché de Brandebourg, ne pouvant se résoudre à confirmer par leur signature des doctrines qu'ils considéraient comme contraires à l'enseignement des livres symboliques, sur la foi desquels ils avaient été consacrés au saint ministère, refusèrent leur adhésion [1].

Malheureusement cette obstination n'était chez beaucoup d'entre eux, tels que Rheinhardt et Lilius, de Berlin, destitués le 7 mai 1665, que le résultat d'un fanatisme étroit et aveugle. D'autres, comme Paul Gerhardt, obéirent en cette circonstance à la seule voix de leur conscience. Ils avaient juré fidélité aux confessions de foi reçues, aux dogmes et aux rites de leur Église : briser ce serment eût été pour eux renier leur

[1] Le *corpus doctrinæ* introduit en 1572, et contenant l'enseignement des livres symboliques, auquel tout pasteur entrant en fonctions devait jurer fidélité, jugeait nécessaires et indispensables les pratiques de l'exorcisme, le baptême d'urgence, la confession privée, l'usage des autels, des cierges etc. L'édit de Jean Sigismond 1614, et celui de Frédéric-Guillaume, n'accordent au contraire aucune valeur à ces éléments du culte extérieur.

Dieu, prononcer leur condamnation éternelle. Tel était Paul Gerhardt, cet homme remarquable, aimé et estimé de tous, ce digne ministre de l'Évangile qui, loin des luttes dogmatiques et religieuses, ne songeait qu'à paître son petit troupeau sur les frais pâturages de la sainte Parole de Dieu. D'un caractère doux et aimant, attaché à son prince du plus profond de son cœur, il ne se serait jamais aveuglément et par esprit d'opposition refusé aux concessions qu'on exigeait de lui. Bien plus, nous n'hésitons pas à croire que, n'eussent été toutes sortes d'influences et les terribles scrupules de sa propre conscience, qui font de lui un sublime martyr, il se serait volontiers incliné devant les prescriptions de l'autorité établie.

Les ecclésiastiques qui refusèrent de signer l'édit du 16 septembre 1664 furent destitués en grand nombre. Par une faveur toute particulière, qui nous fait voir combien on affectionnait Paul Gerhardt, le Consistoire fixa à ce dernier un délai de huit jours pour prendre une résolution décisive. Il répondit : « Mon parti est pris, je ne changerai pas de résolution. » Ce refus formel motiva sa destitution datée du 13 février 1666. Cette nouvelle produisit dans tout Berlin une pénible sensation ; aussitôt les différentes corporations se réunirent pour adresser à la municipalité une lettre dans laquelle elles demandèrent la restitution de leur cher pasteur : « Qu'on nous laisse, écrivirent-elles, cet homme si pieux, si probe, dont le nom est célèbre dans un grand nombre de pays ; qu'on lui accorde, eu égard aux scrupules de sa conscience, la faveur de ne pas être obligé de signer. » La municipalité de la capitale fit accompagner cette pétition d'une lettre de recomman-

dation, dans laquelle il était dit que Paul Gerhardt n'avait jamais médit de Son Altesse l'Électeur, que les membres des deux Églises lui accordaient le témoignage d'avoir mené jusqu'ici une vie pure et sans tache, sans avoir scandalisé une seule âme; que Son Altesse elle-même n'a pas hésité à introduire dans le *Recueil de cantiques* de son duché, publié en 1658 sous ses propres auspices, un grand nombre de chants religieux de Paul Gerhardt; qu'avant même la publication de l'édit, ce digne pasteur en avait rempli les prescriptions et les fins: qu'on le réintègre donc dans ses fonctions eu égard aux tourments de son âme.

Ce pourvoi fut rejeté, et le magistrat de Berlin reçut l'ordre de procéder au remplacement de Paul Gerhardt. C'est alors que les corporations s'adressèrent directement à l'Électeur en faveur de leur pasteur, priant le prince de sévir sans ménagement contre tous les prédicateurs qui ne se conformeraient pas à l'édit rendu par lui, mais de les exempter de la signature nominale, et de réintégrer dans ses fonctions leur vénérable pasteur. Cette démarche publique, soutenue par les instances de la femme du prince, Louise-Henriette, ne fut pas sans résultat. Le 9 janvier 1667, l'électeur fit officiellement savoir au président du conseil des magistrats *qu'il n'avait jamais eu à se plaindre de Paul Gerhardt, sinon qu'il s'était abstenu de signer l'édit, que ce refus devait être la suite d'une fausse intelligence de ses propositions, qu'en conséquence il le réintégrait* plene *dans ses fonctions, auxquelles il pourra se vouer comme par le passé.*

La conduite de Frédéric-Guillaume a été à cette occasion et dans bien d'autres circonstances encore exem-

plaire. Quel est le prince qui aurait agi avec tant de loyauté, de patience et de grandeur d'âme? Et pourtant cet acte de réintégration, qui remplit de joie tout Berlin, qui rendit l'espoir et la tranquillité à tant de fidèles qui allaient se voir privés de leur pasteur, ne fit qu'augmenter les tourments et les peines de Paul Gerhardt. Il répandit toute la tristesse et tout l'abattement de son cœur, dans une lettre adressée à la municipalité de Berlin, et dans laquelle il dit entre autres: « Oh! que j'aurais aimé passer le reste de ma vie auprès de ma chère communauté, n'était la crainte du ver rongeur de ma conscience; mais ce qu'on fait contrairement au témoignage de la conscience est odieux à Dieu, et n'appelle jamais sur notre tête la bénédiction, mais toujours la malédiction du ciel. »

En même temps il écrivit aussi à l'Électeur: « Sachant que Votre Altesse ne veut ni affliger ni contraindre par force aucun homme, pas même le dernier de ses sujets, j'ose La prier instamment et avec la plus grande soumission de ne pas m'en vouloir, si je lui découvre franchement les peines et les anxiétés de mon cœur. Je crains Dieu, en la présence duquel je vis ici-bas, et dont je dois un jour subir le jugement dernier, et ne puis, d'après les convictions que j'ai eues depuis ma jeunesse jusqu'à ce jour, m'attendre à autre chose en rentrant dans mes fonctions, aux conditions proposées, qu'à la colère et à la vengeance divines. »

La patience de l'électeur fut à bout. Sa décision suprême ne se fit pas attendre: « Si le prédicateur Paul Gerhardt, écrivit-il à la municipalité de Berlin, réintégré par Son Altesse l'électeur dans ses fonctions pas-

torales, persiste à ne pas vouloir accepter cette faveur, ce dont il aura à rendre compte au Très-Haut, la municipalité aura soin de convoquer au sermon d'essaî un autre homme, aimant la paix, dont toutefois elle ne ratifiera la nomination qu'après avoir renseigné Son Altesse sur ses qualités et vertus. »

Paul Gerhardt renonça librement aux fonctions pastorales, qui lui étaient devenues si chères et si précieuses. A cette épreuve douloureuse succédèrent deux pertes sensibles au sein de sa famille, qui affectèrent vivement son âme déjà souffrante. En 1658, la mort lui enleva sa seconde fille, Anne-Catherine. Son fils aîné, André-Chrétien, mourut en 1665, et bientôt après il vit la tombe se fermer sur celle qui, dans ses terribles moments de découragement et de désolation, le soutenait et lui rendait ses malheurs plus supportables en les partageant avec lui : sa femme mourut la même année que son fils aîné ; il ne lui resta plus que son puîné, Paul-Frédéric, avec lequel il passa encore deux années à Berlin, jusqu'au moment de sa nomination comme pasteur à Lübben. Une grave maladie de son fils et des complications survenues au sujet de son futur presbytère, que la municipalité de Lübben lui avait promis de restaurer, mais dont les réparations se firent longtemps attendre, le retinrent encore dans la capitale jusqu'au mois de mai 1669. La même année il se rendit dans sa nouvelle paroisse, où il vécut encore pendant sept ans, aimé et béni de ses fidèles. Il mourut le 7 juin 1676, à l'âge de soixante-dix ans[1]. Peu de temps avant sa mort, il écrivit à son

[1] Il fut enterré dans l'église même de Lübben dont il avait été le fidèle serviteur. Son portrait, grandeur naturelle et peint à l'huile,

fils la lettre suivante, pleine de piété, d'amour et d'espérance, que nous pouvons considérer comme l'expression de ses dernières volontés : « Après avoir atteint ma soixante-dixième année et vécu constamment dans l'espoir que mon cher et saint Dieu me délivrera bientôt de cette vie, pour me faire entrer dans un monde meilleur, je lui rends grâce, avant tout, de la bonté qu'il n'a cessé de me témoigner et du bien qu'il a fait à mon corps et à mon âme depuis ma naissance jusqu'à ce jour. Je prie Dieu du fond de mon cœur que ma dernière heure soit une heure de félicité, qu'il reçoive dans ses mains paternelles mon âme, et qu'à mon corps il accorde un doux repos jusqu'au jour suprême, où, réuni à ma famille et à tous ceux qui ont vécu avant moi et qui vivront après moi, je me réveillerai de mon sommeil pour contempler face à face mon cher Christ, auquel j'ai fermement cru sans l'avoir jamais vu. A mon fils unique je laisse en héritage peu de biens matériels, mais je lui transmets un nom honorable, dont il n'aura pas à rougir. Mon fils sait bien que dès sa plus tendre enfance je l'ai voué à Dieu, dont il est destiné à devenir un fidèle serviteur, en prêchant sa sainte parole. Qu'il reste donc fidèle à sa vocation, sans craindre les

dernière marque d'affection des siens, se trouve sur l'un des murs de l'église, avec ces deux inscriptions:

Theologus in cribro Satanæ versatus.

Et plus loin:

Sculpta quidem Pauli, viva est atque imago Gerhardi
Cujus in ore fides, spes, amor usque fuit
Hic docuit nostris Assaph redivivus in oris
Et cecinit laudes, Christe benigne, tuas.
Spiritus æthereis veniet tibi sedibus hospes
Hœc ubi sæpe canes carmina sacra Deo.

mauvais jours qu'il aura à passer, persuadé que le Dieu saint et sage sait amplement compenser les malheurs de la vie extérieure par une sérénité parfaite de l'âme et le contentement intérieur. Mon fils, étudie la sainte théologie dans des écoles pures et dans des universités dont les doctrines ne sont pas erronées. Garde-toi du syncrétisme, qui ne recherche que les choses temporelles et qui n'est fidèle ni à Dieu ni aux hommes. Dans tes rapports avec le monde, évite la mauvaise société et n'obéis qu'à la voix de ton Dieu. Je te recommande en particulier :

1° De ne pas faire de mal dans l'espoir que tes actions resteront cachées, car rien n'est tissu si finement qui n'apparaisse finalement au grand soleil ;

2° En dehors de tes fonctions pastorales et de tes convictions, ne t'irrite jamais. Si tu sens que la colère s'empare de toi, tais-toi et ne dis rien avant d'avoir, dans une prière fervente, récité les dix commandements et la confession chrétienne ;

3° Chasse loin de toi les désirs impurs de la sensualité, et si tu es parvenu à l'âge de te marier, marie-toi en invoquant ton Dieu et en écoutant les conseils d'hommes pieux et sensés ;

4° Fais du bien à tous les hommes en dépit de leur ingratitude et avec la conviction que le Dieu du ciel et de la terre t'a depuis longtemps rendu ces bienfaits en te créant, en t'envoyant son Fils bien-aimé, et en t'adoptant par le saint baptême, comme son enfant et son héritier ;

5° Fuis l'avarice comme l'enfer ; contente-toi de ce que tu auras gagné honorablement et en bonne conscience, sans t'inquiéter du peu qui pourra te rester.

Si le bon Dieu t'accorde une fortune plus considérable, prie-le de te préserver de l'abus des biens terrestres.

En somme, prie souvent, apprends ce qui est honorable, vis en paix avec tout le monde, sois fidèle à ta foi et à ta confession, et tu quitteras un jour ce monde, volontiers, avec joie et avec bonheur. Amen. »

Telles sont les dernières paroles de Paul Gerhardt; elles résument sa propre vie, si exemplaire, qui n'a été que malheur et résignation. Il a été malheureux, mais il l'a été volontairement; martyr de sa conscience et de ses convictions, il peut servir de modèle à notre siècle, toujours prêt à confondre, sur le terrain de la vie extérieure comme de la vie spirituelle, la vérité et l'erreur, la justice et l'injustice. Esclave dévoué du serment qu'il avait prêté et dont la moindre violation aurait embelli son existence d'une tranquillité sans nuages, il proclama hautement, par une fidélité à toute épreuve, la sainteté de cet acte solennel, trop souvent, malheureusement, considéré comme une vaine formule. En lui le sentiment religieux s'était pleinement incorporé : la fermeté dans ses résolutions, souvent qualifiée d'obstination et d'entêtement, n'était due qu'à une obéissance passive à la voix de son cœur. Humble et craintif dans ses relations sociales, il était plus expansif au sein de sa famille, à laquelle il s'était voué avec toute l'affection d'une âme qui ne recule devant aucun sacrifice. Il était bienveillant et charitable envers tous, obéissant aux paroles du Christ : « Ce que vous aurez fait au plus petit d'entre eux, vous l'aurez fait à moi-même. » Loin de dénigrer ou de haïr ses ennemis et ses adversaires, il leur pardonnait leurs offenses, fier et heureux

de prêcher la parole vivante de Dieu, dont il avait senti la force régénératrice.

Par une vie si noblement remplie, il a donné à l'Église entière le bel et rare exemple de la parfaite harmonie entre la foi et la charité chrétiennes, prouvant aux hommes que l'attachement aux traditions et la fidélité au dogme, n'excluent pas l'amour du prochain.

DEUXIÈME PARTIE.

CANTIQUES DE PAUL GERHARDT.

Paul Gerhardt s'est à jamais immortalisé par ses cantiques, dont la rédaction remonte à la guerre de Trente ans et aux années suivantes. Il est plus que probable qu'aucune de ses poésies sacrées n'a été composée après son départ de Berlin, du moins nous n'en possédons aucune qui n'ait déjà été imprimée en 1667. Nous ignorons comment et par quelle voie ces cantiques se sont répandus dans le public : quelques-uns d'entre eux font suite à des oraisons funèbres prononcées par Paul Gerhardt, d'autres doivent avoir circulé sur feuilles volantes imprimées ou autographes, et s'être introduites de cette façon dans des recueils de chants sacrés.

La première édition complète de ses cantiques est due à Jean-George Ebeling, depuis 1662, successeur de Jean Krüger dans les fonctions de maître de chapelle à l'église Saint-Nicolas, et en 1668 nommé professeur de langue grecque et de poétique au Gymnase de Stettin. Elle parut dans les années 1666 et 1667, en dix livraisons, dont chacune contient douze chants accompagnés de mélodies à six voix. Le titre en est :

Pieuses méditations de Paul Gerhardt, en 120 chants.

Tout récemment, un membre du Conseil des archives, Friedlander, a découvert quatre nouvelles poésies de Paul Gerhardt, auxquelles on peut encore ajouter un hymne en l'honneur de la célébration d'un mariage, qui date de 1743, et une ode à Michel Schirmer de 1650, trouvés dans la bibliothèque d'un couvent de Berlin par le docteur Bachmann, pasteur à l'église Saint-Jacques.

Dans les *Mélodies sacrées* publiées en 1649 par Jean Krüger, nous trouvons les cinq cantiques suivants, de notre poëte :

1. Auf, auf mein Herz mit Freuden.
2. Ich erhebe, Herr, zu Dir.
3. Nicht so traurig, nicht so sehr.
4. O Mensch, beweine deine Sünd.
5. Wach' auf mein Herz und singe.

Un certain nombre de cantiques de Paul Gerhardt, composés pendant qu'il était encore candidat en théologie, se trouvent dans la *Praxis pietatis melica*, de Jean Krüger, publiée avant l'année 1649.

1. Nun ruhen alle Wälder.
2. Weg mein Herz mit dem Gedanken.
3. Herr, höre was mein Mund.
4. Warum machet solche Schmerzen.
5. Ein Lämmlein geht und trägt die Schuld.
6. O Welt, sieh' hier dein Leben.
7. O du allersüsste Freude.
8. Zweierlei bitt ich von Dir.
9. O Gott, mein Schöpfer, edler Fürst.
10. Ich hab in Gottes Herz und Sinn.
11. Mein Gott ich habe mir.
12. Nach Dir, o Herr, verlanget mir.

Il est plus que probable que les vingt chants sacrés que nous lisons pour la première fois dans le recueil de cantiques publié sous le patronage de la duchesse Louise-Henriette, par la librairie Runge, ont été composés par Paul Gerhardt, lors de son séjour à Mittenwalde, c'est-à-dire avant son départ pour Berlin :

1. Der Herr, der aller Enden.
2. Die Zeit ist nunmehr hin.
3. Du, meine Seele singe.
4. Gott ist mein Licht, der Herr mein Theil.
5. Herr, der du vormals hast dein Land.
6. Ich singe dir mit Herz und Mund.
7. Ist Ephraim nicht meine Kron.
8. Lobet den Herrn Alle die ihr fürchtet.
9. Nun lasst uns gehen und treten.
10. Nun ist der Regen hin.
11. Schwing dich auf zu deinem Gott.
12. Warum sollt' ich mich denn grämen.
13. Warum willst du draussen stehen.
14. Was Gott gefällt mein frommes Kind.
15. Wie der Hirsch in grossen dursten.
16. Wie ist so gross die schwere Last.
17. Wie soll ich dich empfangen.
18. Wohl dem der den Herrn.
19. Wohl dem Menschen der nicht wandelt.
20. Zeuch ein zu meinen Thoren.

Tous ces chants sacrés dont nous venons de faire mention, portent partout l'empreinte de la terreur et des anxiétés qui bouleversaient les esprits pendant la guerre de Trente ans. Citons quelques exemples. Dans le cantique : «Ich singe dir mit Herz und Mund» nous lisons dans le dixième verset :

Wenn unser Herz seufzt und schreit,
Wirst du gar leicht erweicht,
Und gibst uns, was uns hoch erfreut,
Und dir zu Ehren reicht.

Du zæhlst wie oft ein Christe weint,
Und was sein Kummer sei.

Et si le poëte dit plus loin dans le chant : « Nun lasst uns gehen und treten » dans le dixième verset :

Schleuss zu die Jammerpforten,
Und lass an allen Orten
Auf so viel Blut vergiessen,
Die Friedensquellen fliessen.

Et au neuvième verset du cantique « Zeuch ein zu meinen Thoren » :

Ach edle Friedensquelle,
Schleuss deinen Abgrund auf,
Und gieb dem Frieden schnelle
Hier wieder seinen Lauf.

Si dans le sixième verset du cantique « Wie der Hirsch in grossen Dürsten » il s'exprime en ces termes :

Deines Zornes Fluthen sausen
Mit Gewalt auf mich daher

et continue ses tristes plaintes au deuxième verset du cantique : « Wie ist so schwer und gross die Last. »

So ist die Welt mit rothem Blut
Und heissen Thränen füllt.

Si, dans le huitième verset du chant : « Zeuch ein zu meinen Thoren, » il adresse cette fervente prière à Dieu :

So gieb doch deine Gnad
Zum Fried und Liebesbanden
Verknüpf in allen Landen
Was sich getrennet hat.

nous sommes en droit d'affirmer que ces poésies sacrées se rapportent aux désastres de cette longue guerre de Trente ans, qui préoccupe constamment notre poëte.

Le *Praxis pietatis melica*, de Jean Krüger, publiée en 1656, contient 47 nouveaux cantiques de Paul Gerhardt, parmi lesquels nous ne citerons que cette belle glorification de la paix générale : « Gottlob nun ist erschollen » (1648). En 1661, ce recueil fut augmenté de cinq nouvelles poésies sacrées, dont plusieurs avaient été dédiées à la mémoire de personnes notables de la cour. Tel est le cantique : « Herr, Dir trau ich alle meine Tage, » qui fait suite à l'oraison funèbre du grand-duc Joachim Schröder, et où l'orateur avait pris pour texte le neuvième verset du soixante-douxième psaume. Ebeling compléta cette collection, en y ajoutant encore trente cantiques de notre poëte (1666 et 1667), qui portent à 120 le nombre des poésies sacrées de Paul Gerhardt. Ces chants d'édification sont aussi variés que nombreux. Le poëte y célèbre les phases principales de l'année ecclésiastique, avec les faits qui s'y rattachent, la puissance et la bonté de Dieu se manifestant dans la création et le gouvernement du monde ainsi que dans les destinées humaines. Il s'adresse à toutes les classes d'hommes, quels que soient la position et le rang qu'ils occupent; il parle de la famille, de l'État, de l'Église, de la pauvreté, de la richesse des grands et des humbles, de la joie, de la tristesse, de la crainte et des anxiétés journalières, de la vie et de la mort, du temps et de l'éternité. Quelle profonde connaissance du cœur humain ne devait-il pas avoir eue pour embrasser avec une si remarquable justesse tous les moments de la vie humaine !

Nous trouvons chez lui : 1 cantique sur la Trinité, 2 sur l'Avent, 7 sur la naissance du Christ et 2 sur le Nouvel An; 14 cantiques sur la Passion, 3 sur la Résur-

rection de Jésus-Christ, 3 autres sur la Pentecôte, 2 sur les Sacrements, 4 sur la repentance et 12 sur la Prière; 29 cantiques traitent de la douleur et de la consolation, et 18 autres ne sont que des louanges et des actions de grâces; 5 cantiques du matin et du soir, 7 sur la nature et les saisons de l'année, sur les voyages et sur le mariage, 11 sur la mort, le jugement dernier et l'éternité.

A l'exemple de Luther, Paul Gerhardt a composé un certain nombre d'hymnes sacrés sur des psaumes. Il en médite l'idée principale et la développe ensuite d'une façon poétique, et conformément à l'esprit de l'Évangile. D'autres fois il prend des passages du Nouveau Testament pour texte de ses cantiques; ainsi, dans ce chant : « Also hatt Gott die Welt geliebet » ou « Das merke wer es höret » il développe l'idée contenue dans saint Jean, III, 16.

Vingt-trois autres hymnes sont de même des interprétations de différentes paroles du Nouveau Testament. Quelques prières du « Paradiesgærtlein » de Jean Arndt, qu'il révérait avec toute l'ardeur de sa pieuse âme, lui fournirent le sujet de six cantiques; neuf autres hymnes sont traduits du latin.

Ce sont sept invocations aux différents membres du corps de Jésus-Christ, parmi lesquelles se trouve le chant sublime : « O Haupt voll Blut und Wunden, » adressé au visage du Sauveur[1], le « Christwiegenliedlein, » « Alle die ihr Gott zu Ehren, » « Herr ich will gar gerne bleiben, » une imitation d'une élégie latine

[1] Le docteur Götze, de Lübeck, dit du cantique : « *O Haupt voll Blut und Wunden :* » Ces soupirs de Gerhardt accompagneront encore bien des âmes au ciel.

sur la femme cananéenne (Marc VII). Les deux chants sacrés : « O Mensch, beweine deine Sünd » et « O Tod du greuliches Bild, » ne forment que le développement de deux hymnes, dont l'un est de Sébaldus Heyd et l'autre de Paul Röber.

Nous sommes arrivé à la fin de l'énumération des cantiques de notre poëte, ces sublimes chefs-d'œuvre de beauté, de sentiment et de franche piété, qui de tout temps ont trouvé de l'écho dans le cœur humain.

Voici le jugement que déjà Crenius, dans ses *Animadversiones philol. et hist.*, porte sur Paul Gerhardt et ses cantiques : « Paulus Gerhardus, spiritu, studio, « facilitate, arte ac diligentia, superavit omnes fere, « Lutherum semper excipio quem reverendissime colo. « Carmina istius Gerhardi et cantiones, inveniendæ « in *Cationum libris* Berolini, Francofurti, Regiæ et « Noribergæ editis in usum ecclesiarum Lutherana- « rum, tantum spiritum, tantam vim commovendi se- « cum ferunt, ut sine lacrymis ego raro illas cantatas « viderim. Multos diversæ religionis ita ceperunt, ut « palam dicerent, se vel ob cantica illa Ecclesiis Luthe- « ranis interesse. Aliquot Psalmos Davidis et Precationes « ex Arndii Horto Paradisi transtulit, dici non potest « quanta felicitate, cura, elegantia ac facilitate id « præstiterit. Ego sane iis me motum ita fateor, ut quo- « tidianum meum pietatis exercitium ex illis instituere « soleam, animum et meum ad devotionem præparare. « Neque ego solus sic sentio, sed omnes Linguæ Germa- « nicæ gnari hoc mecum fassi sunt et fatebuntur. Est « enim singularis quæpiam hujus in Theologi carmi- « nibus commovendi vis, quæ ob verba scripturæ sacræ « vel spiritus sancti tenacissime ac summo studio re-

«tenta magnaque venæ ac naturæ facilitate et ingenti «cura rhytmo inligata, apud cæteros non temere re- «petitur.»

Pour pouvoir bien caractériser les poésies religieuses de Paul Gerhardt, il faut se rappeler, comme nous l'avons déjà dit, que la guerre de Trente ans avait donné une toute nouvelle direction à la vie sociale religieuse et individuelle de la nation allemande. Il arriva, ce qui eut aussi lieu après les croisades et beaucoup d'autres événements de ce genre, le mal, quelque grand qu'il fût, engendra le bien. On déserta peu à peu le terrain des luttes dogmatiques, qui avaient depuis longtemps divisé l'Église entière, pour ne plus s'en tenir qu'à la seule Parole de Dieu, source de lumière et de félicité. Le christianisme redevint la religion du cœur, du sentiment, de l'expérience individuelle, la pure manifestation de la force et de la vérité divines agissant sur la vie extérieure et intérieure de l'homme.

Les fidèles, tout en vouant un saint attachement à la foi et aux confessions de l'Église, reconquirent leur individualité en ouvrant la voie aux nobles tendances, dont nous trouvons la plus belle manifestation dans le «Paradiesgærtlein» et le «Wahres Christenthum» de Jean Arndt.

C'est sous l'action de ce réveil des esprits et sous l'influence de la réforme de la langue et de la versification allemandes que Paul Gerhardt, cette âme plus que toute autre accessible aux idées belles et élevées, composa ses cantiques, qui marquent la transition entre le point de vue objectif de l'Église et la tendance subjective de l'individu. Et c'est ici surtout que nous devons admirer l'homme pieux et modéré, qui, tout en

portant à l'Église une sainte vénération, sait satisfaire les besoins du cœur en dehors du dogme, tout en se préservant d'un côté du formalisme outré, et de l'autre côté des exagérations de la nouvelle réaction. Il ne chante plus au nom de l'Église, mais au nom du fidèle et en son propre nom[1]. Qu'on compare le plus beau des cantiques de Luther « Ein feste Burg ist unser Gott » avec celui de Gerhardt « Ist Gott für mich so trete gleich Alles wider mich, » et l'on pourra facilement se convaincre de la vérité de notre assertion. Et pourtant les chants sacrés de Gerhardt ne sont pas étrangers à l'Église, car, selon les paroles de Wackernagel, le moteur de sa vie intérieure est le dogme de son Église, et ses sensations, quelqu'individuelles qu'elles soient, ne sont que les flots du saint baptême et d'une vie nouvelle dans laquelle chaque membre de l'Église sentait et respirait avec lui. Aussi ses poésies furent-elles partout reçues avec un enthousiasme croissant. Riches et pauvres, grands et petits, heureux et malheureux, chacun retrouvait dans les pieux élans de notre poëte, sa propre foi, ses joies et ses anxiétés, ses expériences individuelles et ses plus douces espérances.

Catherine Zell exprime à la première page de son recueil le vœu que les cantiques sacrés soient chantés par l'ouvrier à son travail, par la ménagère auprès de sa vaisselle, par le laboureur et le vigneron dans les champs, et par la mère près du berceau de son enfant en pleurs. Les poésies de Paul Gerhardt amenèrent la

[1] Plus de seize de ses cantiques commencent par le mot *Ich*. Les cantiques de Luther ne portent que très-rarement, comme dans le chant : « *Mit Fried und Freud ich fahr dahin*, » le cachet subjectif.

réalisation de ce vœu, et c'est en ce sens que nous pouvons donner à ses cantiques le titre de *Chants populaires*. Le caractère du poëte représente, comme dans les poésies populaires, le caractère du peuple entier, devenu un en lui; son individualité, loin de s'imposer aux autres, ne tend qu'à satifaire en lui et par lui les besoins de tous. Cette heureuse subjectivité, qui est le fond même de presque tous les cantiques de Paul Gerhardt, cette vue saine et profonde dans la vie pratique de l'homme, fait souvent défaut dans les chants religieux de Luther.

Certes le grand réformateur poursuivait, comme notre poëte, le but sacré de sanctifier, de régénérer et de consoler son peuple. Mais ses intentions, quelque nobles qu'elles aient été, ont bien souvent été neutralisées par l'idée prédominante du dogme, et par l'influence du confessionalisme de l'Église. D'un autre côté les chants de Luther, toujours grandioses dans leur conception, sortent de sa poitrine comme les sons d'une trompette résonnante. La muse de Paul Gerhardt a des accents plus doux; son génie poétique, sachant se plier à tous les moments de la vie humaine, embrasse dans son idéal, non-seulement les hommes, mais aussi la nature extérieure; il célèbre l'été, la saison des moissons[1]: il parle du rossignol si bien doué, de l'abeille au doux miel, de l'agilité du cerf et du daim etc. Son cœur bat vivement pour tout ce qui vit et existe, et en ce sens il est plus poëte que Luther.

[1] Nous avons de lui un *Sommerlied* « *Geh aus mein Herz und suche Freud.* » Un chant où il parle des bienfaits d'une bonne santé: « *Wer wohl auf ist und gesund.* » Une poésie de fiançailles: *Volle Wunder, voller Kraft.* »

Avec un tact rare, avec un goût et une sagacité supérieurs, il a su éviter, et pour le fond et pour la forme, le manque de naturel que nous rencontrons si souvent chez d'autres poëtes de son temps. Il redevient enfant près de la crèche de Jésus, sans porter atteinte ni au respect ni à l'adoration dus au divin Sauveur. Comme un jeune poussin, notre poëte veut s'abriter sous les ailes protectrices du Christ : mais il sait conserver à ce tableau tiré de la nature, tout son charme, toute sa dignité. Son cœur brûle d'amour pour le Rédempteur, l'Agneau de Dieu, le fiancé des âmes ; mais son amour est pur, et étranger à ces hallucinations moitié mystiques, moitié sensuelles, que nous rencontrons souvent chez un Zinzendorf, par exemple. Doué d'une grande simplicité et d'une véritable humilité chrétienne, il évite dans ses poésies tout art, toute pompe et toute recherche. Aussi lui a-t-on souvent, et non sans raison, reproché la longueur de quelques-uns de ses cantiques[1] ; mais en les lisant on sent si bien la présence de cette force spontanée qui le pousse à accumuler idée sur idée et à exprimer au long tout ce qu'il éprouve, tout ce qu'il pense et tout ce qu'il sent, qu'on lui pardonne facilement un défaut qui se retrouve dans les chants religieux de ses devanciers et contemporains. Son style est coulant et porte un cachet de popularité remarquable; sa langue est agréable, souvent douce et harmonieuse à l'oreille. Il vit avec son peuple dans la bible de Luther : la langue vigoureuse de cette traduction est sa langue ; il est, selon l'expression de Gervi-

[1] Tel est, par exemple, le cantique : « *O Mensch beweine deine Sünd,* » qui n'a pas moins de 29 strophes, dont chacune contient 9 vers.

nus dans son histoire de la poésie allemande, il est dans le véritable sens du mot, un homme du peuple, un poëte populaire, ne se faisant pas scrupules de recourir aux élisions, d'allonger les mots et de les raccourcir, d'employer quelquefois des formes surannées : mais ces licences poétiques ne choquent aucun de ceux qui connaissent le développement historique de la langue allemande. D'un autre côté nous trouvons chez notre poëte des termes qui ne sont plus de notre goût ni de notre siècle, et dont peut-être un de ses adversaires a profité pour dire que ses poésies ont été faites « ad tabaci fumum. » Tel est ce vers : « Trotz sei dir, du trotzender Koth » dans le chant : « Was trotzest du, stolzer Tyrann, » ou bien dans le cantique : « Wie schön ist's doch Herr Jesus Christ » la rime de « sitzte » et « schwitze » ou bien encore dans le chant de repentance : « Herr ich will gar gerne bleiben, Wie ich bin dein armer Hund, » qui n'est qu'une traduction du latin « Sum canis indignus, » chant, dont les derniers versets, d'une beauté remarquable, ont été même introduits par Bunsen dans son recueil de chants sacrés. Weise, Küster, Dietrich, Schlegel, Zollikofer, Klopstock et d'autres critiques rigides, sentant ce qu'il y a de défectueux dans ces expressions et dans ces idées quelquefois étranges et choquantes, tentèrent des corrections plus ou moins heureuses, qui ne servirent qu'à confirmer l'avis de François Hirn à cet égard : « En remaniant ces cantiques et tant d'autres de la même époque, dit-il, et en les adaptant à une dévotion plus simple et plus commode, on leur enlève une partie de leur originalité et de leur pureté, on les affaiblit et on les abaisse à ce qui s'appelle l'*élégance*

correcte.» Klopstock lui-même, ce coryphée de la poésie sacrée, avoue qu'en cherchant à améliorer et à corriger les chants religieux de Paul Gerhardt, il n'a pas toujours trouvé le véritable ton; aussi se rétracta-t-il en plus d'un endroit. Cet esprit critique s'attaqua aussi à la versification de notre poëte, qui est presque partout la même que celle du temps de la réformation. Cependant dans quelques-uns de ses cantiques comme

Die güldne Sonne.
Voll Freud und Wonne.
Fröhlich soll mein Herz springen.
Nicht so traurig, nicht so sehr.

il emploie une construction de vers qui lui est particulière. Sur ce terrain aussi les changements postérieurement introduits ont peut-être fait plus de mal que de bien. Laissons au poëte ce qui lui est propre et individuel, car en cherchant à le corriger, on risque toujours de lui enlever une partie de lui-même. D'ailleurs en considérant les nombreuses perles qui se trouvent répandues dans les poésies de Paul Gerhardt, nous devons fermer les yeux sur quelques grosses pierres qui peuvent s'être égarées de côté et d'autre; d'autant plus que pour être juge équitable, il faut tenir compte de l'époque à laquelle elles ont été écrites, et de l'influence du siècle, à laquelle Paul Gerhardt ne pouvait se soustraire entièrement.

Les cantiques se répandirent dans le public avec d'autant plus de rapidité, que les âmes des fidèles avaient besoin d'exhortations et de consolations dans ces temps d'épreuves et de douleur. Comme ceux de Luther, ils volèrent de bouche en bouche, de cité en cité, et traduits même dans différentes langues, de

pays en pays. Dès 1712 ils prirent rang dans les recueils de cantiques de Berlin[1], et bientôt après ils furent lus et chantés par les membres de toutes les confessions évangéliques, dans les églises, dans les maisons, au repas de fête, comme au lit de mort, comme sur la tombe des fidèles. Les prédicateurs y prenaient souvent le texte de leurs sermons et de leurs discours funèbres. Réformés et luthériens, tout le monde lui accordait la palme de l'amitié et de la reconnaissance. « Un grand nombre de fidèles de diverses religions,» nous raconte un contemporain de Paul Gerhardt, « fréquentaient les églises luthériennes par la seule raison qu'on y chantait les cantiques de cet homme vénérable. Des milliers de chrétiens s'édifiaient, soit dans leur culte privé, soit dans leurs églises respectives, par le chant et la lecture de ces poésies si touchantes, qui ont été pour beaucoup d'entre eux, dans les moments d'affliction et de tentation, la source des plus belles espérances, des plus doux souvenirs, des plus nobles résolutions. D'après Jean Falk la prière de cette strophe: « Breit aus die Flügel beide » a été pour un pauvre mendiant un préservatif contre toutes les tentations d'une vie errante.

Le renégat Winkelmann même, après sa conversion à l'église catholique et son départ pour l'Italie se rappelait toujours avec une joie enfantine le cantique : « Ich singe dir mit Herz und Mund. » La mère du grand Schiller nourrissait des poésies de Paul Gerhardt la jeune âme de son enfant, qui avait une prédilection

[1] En 1712, tous les cantiques de Paul Gerhardt furent introduits dans les recueils de cantiques de Berlin à l'exception d'un seul : « *Herr Jesus meine Liebe.* »

marquée pour le cantique : « Nun ruhen alle Wälder » l'objet de tant d'attaques injustes et grossières.

Que d'hommes n'ont pas trouvé leur plus douce consolation en récitant ou en se faisant lire sur leur lit de mort une des pieuses méditations de notre poëte ! Paul Gerhardt lui-même mourut en répétant, un divin sourire sur les lèvres, ce vers : « Kann uns doch kein Tod nicht tödten » du cantique[1] « Warum soll ich mich denn grämen. »

[1] La légende raconte que ce cantique, un des plus beaux de la collection, aurait été composé par Paul Gerhardt dans une petite auberge où, après son exil de Berlin il se serait arrêté avec sa femme avant de continuer son voyage en Saxe. Au moment où il fit la lecture de cette poésie, dans l'intention de consoler sa femme, deux envoyés du grand-duc de Mersebourg vinrent, d'après la tradition, pour lui assurer au nom de ce prince une forte pension en attendant qu'il ait de nouveau une place de pasteur. Ce fait est loin d'être conforme à la vérité ; d'abord nous avons vu, dans la biographie de notre poëte, qu'il n'a pas été forcé de quitter le pays, mais qu'il a renoncé volontairement à ses fonctions : en second lieu sa femme est morte avant son départ pour Berlin, et ce cantique a été composé, non en 1669, mais dès l'année 1656. Il en est de même du cantique : « *Mein herzer Vater, weint ihr noch*, » qu'il aurait composé d'après Wackernagel lors de la mort de son fils ; mais la vérité est qu'il date de 1650, c'est-à-dire de l'époque où Paul Gerhardt était encore candidat, et qu'il a été adressé au recteur du couvent gris, Adam Spengler, qui avait perdu son fils bien-aimé Joachim-Friederich. Le célèbre Otto Schultz et Pischow ont aussi longtemps discuté sur un vers du cantique : « *Ist Gott für mich so trete*, » où il dit :

Kein Hunger und kein Dürsten,
Kein Armuth, keine Pein,
Kein Zorn des grossen Fürsten
Soll mir ein Hindrung sein.

Le premier a prétendu que Paul Gerhardt voulait désigner par le *grand prince*, Frédéric-Guillaume de Brandebourg ; l'autre prétendait qu'il s'agissait ici du *diable*. La vérité est que ce cantique a été composé en 1656, avant que Paul Gerhardt ait eu des rapports avec l'électeur.

Ces soupirs du poëte mourant accompagneront encore bien des âmes dans l'éternité.

La réputation de Paul Gerhardt comme théologien n'est de longtemps pas à la hauteur de la popularité qu'il s'est acquise par ses talents littéraires. En dehors de ses cantiques, nous ne possédons de lui que quelques oraisons funèbres. Ne perdant jamais de vue le côté pratique de la vie humaine, il préférait, fort de ses convictions, mais sans vouloir les imposer à d'autres, éviter le champ des discussions et des luttes religieuses. Gervinus remarque avec justesse que ce n'est pas le plus petit mérite de Paul Gerhardt d'avoir, dans ses cantiques, dépouillé le théologien et le pasteur. Aussi ce sera plutôt l'homme et le chrétien que nous essaierons encore de caractériser en quelques traits frappants.

Paul Gerhardt est un chrétien luthérien fervent et convaincu. La Bible est pour lui le fondement, l'unique base de sa foi. Les prophètes et les apôtres sont les flambeaux qui dissipent toutes les ténèbres de son cœur et qui affermissent sa conscience en rendant sa foi pure et inébranlable.

Tous les principes et dogmes de l'Église évangélique sont autant de vérités absolues et inébranlables. Quant à l'antithèse de la nature humaine et de la grâce divine, il la maintient exacte, tout en considérant la grâce de Dieu comme amour du Père céleste et en cherchant à s'approprier Dieu le plus humainement possible. La Trinité est un mystère inexplicable, se résumant dans la toute-puissance de Dieu.

Das lässt Gott aus dem Himmelszelt
In alle Welt erschallen,

Dass er alleine König sei
Hoch über alle Götter:
Gross, mächtig, freundlich, fromm und treu,
Der Frommen Schutz und Retter,
Ein Wesen, drei Personen.

Il peint sous les couleurs les plus sombres et les plus terribles la corruption du cœur humain et la malédiction qui s'y rattache :

Du warst noch eh du wurd'st geboren,
Und eh du Milch gezogen
Verdammt, verstossen und verloren,
Darum dass du gezogen
Aus deiner Eltern Fleisch und Blut
Ein Art die sich vom höchsten Gut,
Dem ew'gen Gott stets wendet.

Mais en glorifiant d'un autre côté la bonté de Dieu, qui pour lui n'est « ni un ours, ni un lion avide de de sang, » mais un Dieu juste et saint, qui, par un effet de sa miséricorde et de son amour infini, a envoyé son Fils dans le monde, son Fils, ennemi du péché et héraut de la Rédemption, afin que tous puissent être sauvés.

Ein Lämmlein geht und trägt die Schuld
Der Welt und ihrer Kinder;
Es geht und träget in Geduld
Die Sünden aller Sünder.

Christ a souffert, Christ est mort pour nos péchés; mais ce sublime sacrifice n'est efficace que pour ceux qui, dans la conscience de leurs péchés, aspirent à une vie nouvelle en lui et par lui.

Wer sich find't beschwert im Herzen
Wer empfindt
Seine Sünd
Und Gewissenschmerzen

Sei getrost! hier wird gefunden
Der in Eil
Machet Heil
Die vergift'ten Wunden.

C'est sur la Rédemption et sur la parfaite justification par le sang de Christ que se basent toute la vie, toutes les pensées de notre poëte. Ce sentiment, en présence duquel le monde entier et lui-même s'anéantissent, est la source abondante où il puise la force et la consolation dans les temps d'épreuves et de douleur. Ce riche trésor de Christ le rend joyeux au milieu de la tristesse et humble dans la joie : il est le point de départ de toutes les belles qualités, de toutes les excellentes vertus qui font de lui un homme et un poëte supérieur, la gloire et l'honneur de son pays et de sa ville natale.

An mir und meinem Leben, ist nichts auf dieser Erd',
Was Christus mir gegeben, das ist der Liebe werth.

Cet amour pour Dieu et pour Christ, son divin Sauveur, qui se manifeste dans de si ferventes prières :

O Jesus Christ mein schönstes Licht,

est le fond de tout son être; mais cet amour s'étend aussi, selon les préceptes de l'Évangile, sur les hommes, ses frères :

Gib auch, dass ich gerne Jedermann
Mit Rath und That so viel ich kann
Aus rechter ungefälschter Treu
Zu helfen allzeit willig sei.

Il est à l'égard de tous les hommes plein de douceur, d'humilité et de patience chrétienne, toujours prêt à les exhorter, à les consoler :

Gottes Gnad, Huld und Erbarmen
Bleibt den Frommen immer fest;

Wohl dem, der die Noth der Armen,
Sich zu Herzen gehen lässt
Und mit Liebe Gutes thut,
Den wird Gott, das höchste Gut,
Gnädiglich in seinen Armen
Als der liebste Vater wärmen.

Exempt de toute envie et de toute haine :

Lass mich mit Freuden, ohn alles Neiden
Sehen den Segen, den du wirst legen
In meines Bruders, und Nächsten Haus.

Il demande à son Dieu de lui accorder la véritable charité chrétienne :

Ach verleih und gib mir auch
Diesen edlen Sinn und Brauch,
Dass ich Freund und Feinde liebe.

Citoyen aussi dévoué que fidèle à l'État et à son prince, il rendait, selon la Parole de Christ, à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu, invoquant la bénédiction et la grâce de Dieu sur la tête du chef temporel et de la nation entière :

Insonderheit nimm wohl in Acht
Den Fürsten den du uns gemacht
Zu unsers Landes Krone.
Lass immer zu
Sein Fried und Ruh
Auf seinem Stuhl und Throne.
Halt unser liebes Vaterland
In deinem Schoos und starker Hand;
Behüt uns allzusammen
Vor falscher Lehr
Und Feindesheer
Vor Pest und Feuersflammen.

Tel il était dans ses relations avec la société, tel il était dans ses rapports privés. Aussi l'éloge de la vie de famille, où il avait puisé de si précieux encouragements,

du mariage dont il parle avec tant d'enthousiasme, trouve-t-il une grande place dans ses cantiques. Ainsi il chante :

Wie schön ist's doch, Herr Jesu Christ,
Im Stande da dein Segen ist,
Im Stande heil'ger Ehe.

Il dit encore autre part :

Nun so bleibt ja voller Gunst,
Voller Labsal, Trost und Saft,
Voller Wunder, voller Kunst,
Voller Weisheit, voller Kraft,
Voller Wunder, sag ich noch,
Bleibt der keuschen Liebe Joch.

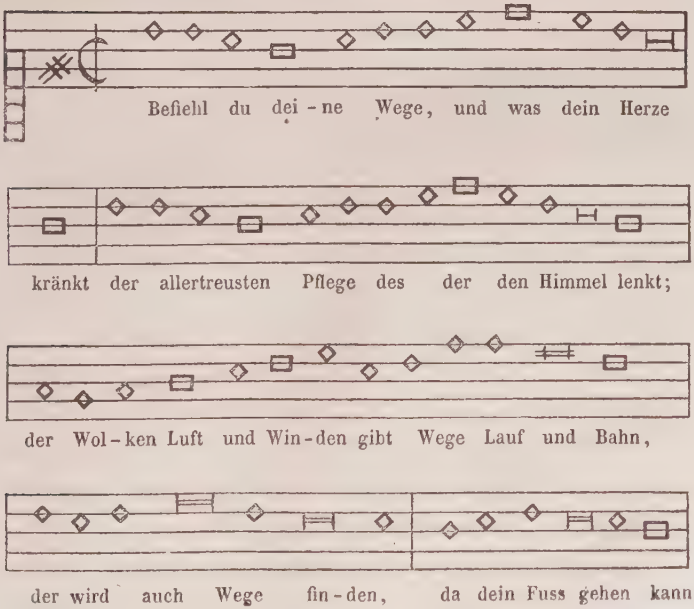
Aussi de quel amour sincère n'aimait-il pas sa famille, sa femme, ses enfants, ses parents ! Mais cette affection était toujours dominée par un sentiment plus élevé et plus sublime : l'amour de Dieu. S'adressant au fils que la mort lui avait enlevé, il dit :

Du bist zwar mein, und bleibest mein,
Wer will mir's anders sagen?
Doch bist du nicht nur mein allein,
Der Herr von ew'gen Tagen
Der hat das meiste Recht an dir,
Der fordert und erhebt von mir
Dich, o mein Sohn, mein Wille,
Mein Herz und Wünschenfülle.

Quelle noble douleur, quelle pieuse résignation ! Tel il était sur la tombe de son fils, tel il était dans tous les moments difficiles de sa vie. Calme et serein au milieu de ses frères abattus par la terreur, il était tout à la fois une lumière au milieu des ténèbres, enfant de la paix au sein des dissensions des peuples et des Églises, lutteur intrépide pour sa foi et ses convictions, puits fécond et intarissable, d'où ne cessaient de cou-

ler des flots d'une eau vivifiante. Et si maintenant nous nous demandons d'où lui venait cette parfaite sérénité, cette confiance à toute épreuve, nous trouvons la réponse dans le caractère même de notre poëte : sa vie était la joie en Dieu. Vraiment pieux, mais d'une piété qui marche la tête haute, qui ose regarder Dieu en face, qui attend l'adversité de pied ferme, qui ne fait pas dépendre le salut éternel d'un dogme, qui ne condamne pas systématiquement les vues religieuses et les principes d'autrui, Paul Gerhardt a cherché à réaliser l'idéal du christianisme : la foi, l'amour de Dieu et du prochain, la charité universelle.

SPÉCIMEN DE LA MUSIQUE DE PAUL GERHARDT, TELLE QU'ELLE A ÉTÉ COMPOSÉE ET ÉCRITE PAR L'ÉDITEUR J. EBBELING.

Befiehl du deine Wege:

THÈSES

I.

Le chant sacré en commun est un élément nécessaire au culte divin.

II.

Dans le choix des *Recueils de cantiques*, il faut procéder avec une certaine circonspection, et tenir compte plutôt du temps et des besoins des fidèles que de l'autorité et de l'ancienneté des auteurs sacrés.

III.

Que deviendrait la morale si on admettait le dogme de la prédestination dans sa plus stricte expression?

IV.

Que le pasteur cherche autant que possible à ne scandaliser aucun de ses fidèles. Car bien des choses, qui par elles-mêmes sont innocentes et permises au laïque, peuvent nuire à la dignité du pasteur.

V.

Une cure d'âme consciencieuse est le complément le plus salutaire et le plus efficace de la prédication.

VI.

Que le pasteur prêche la Parole de Dieu et qu'il ban-

nisse de la chaire, autant que possible, les discussions théologiques.

VII.

Les partisans des différentes tendances théologiques oublient trop souvent dans leur polémique ce qui est dit : Phil. IV, 8.

VIII.

Les luttes au sein de notre Église subsisteront, tant que la foi et la charité chrétiennes ne seront pas étroitement unies.

Vu par le président de la soutenance,
Strasbourg, le 21 mars 1866.
BRUCH.

Permis d'imprimer.
Strasbourg, le 22 mars 1866.
Pour le Recteur en tournée,
l'inspecteur délégué,
DUVAL JOUVE.